



CHAPITRE XI

Premières étapes. — Les traversées de cours d'eau. — Désertions. — En chasse. — Exploit de Roger. — Les dédales rocheux. — Un orage dans les montagnes. — Mamboïa. — La Mission Last — Une tombe

LE pays que nous parcourons au départ de Saadani ne conserve pas longtemps sa physionomie maritime : il s'élève rapidement, offrant à la vue de vastes plateaux entrecoupés de bouquets de tamarix, de halliers épineux et, deçà, delà, de solennelles rangées de cocotiers dont Bagamoyo principalement possède d'importantes plantations très productives ; cet arbre précieux ne se développe, on le sait, qu'au sein des régions voisines de la mer, et à mesure qu'on s'en éloigne n'apparaît plus qu'à l'état isolé et

sauvage; sur la côte, au contraire, après six ou sept ans de croissance, il donne un rendement annuel de la valeur d'un dollar et se reproduit très facilement.

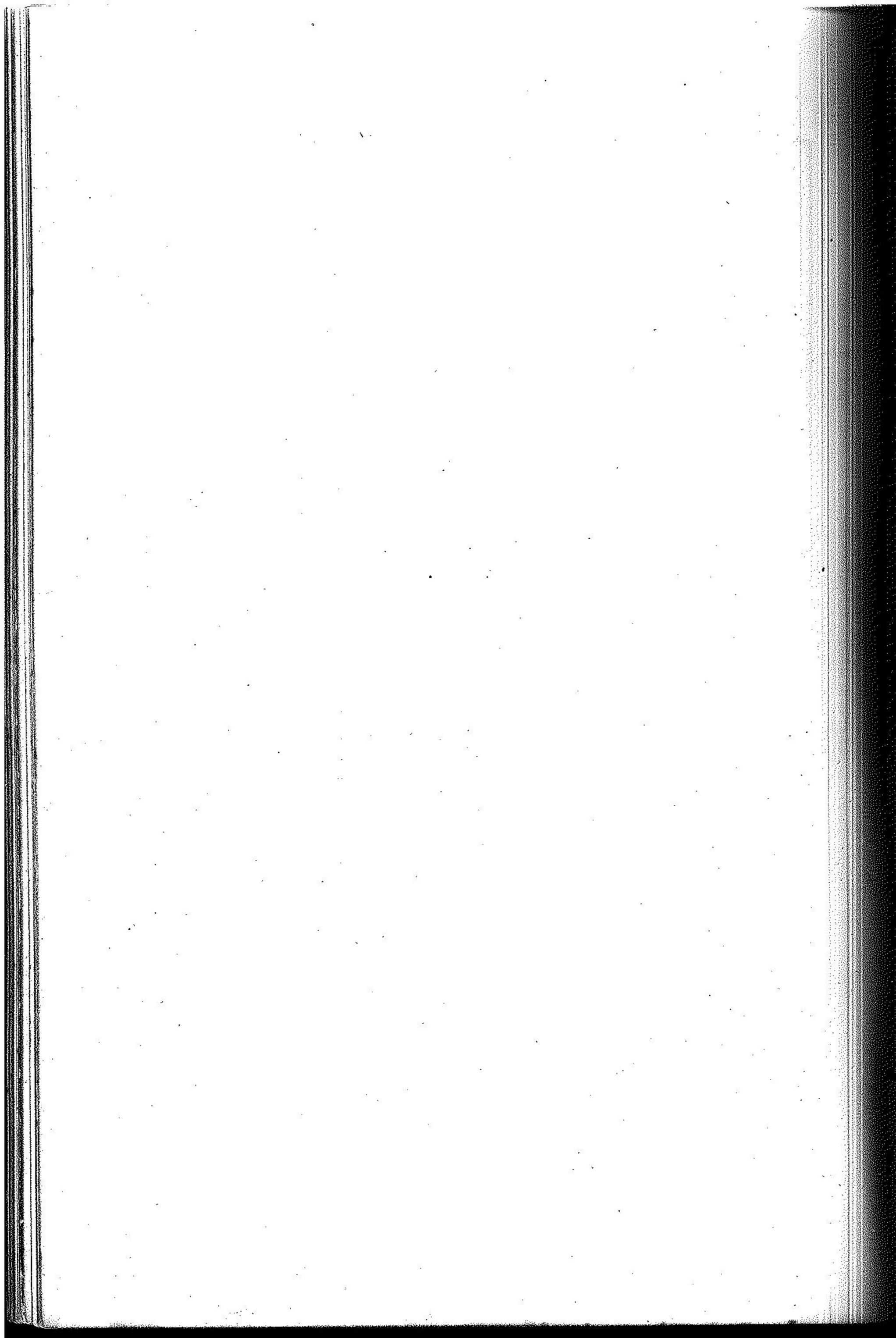
Au milieu d'un océan de verdure sont essaimées le long de la route de riants petits villages nègres, consistant en quelques maigres huttes au seuil desquelles jouent des enfants noirs tout nus que notre approche fait fuir comme une volée de moineaux, tandis qu'entre les larges feuilles des bananiers nous voyons luire les regards à la fois curieux et effrayés de toute la tribu. Aux alentours, les goyaves dorées pendent aux arbres et les superbes manguiers plient sous le faix de leurs gros fruits appétissants; puis, à travers une déchirure, au détour du chemin, un coin de la mer bleue nous apparaît parfois à l'horizon, comme un ami qui de loin prolonge son adieu.

Au bout de cinq ou six jours de marche, le pays change absolument d'aspect: les cultures deviennent rares, les taillis s'épaississent, le sentier s'efface; la route que nous suivons est, du reste, peu fréquentée et je ne crois même pas qu'elle ait été décrite avant nous, les grandes expéditions précédentes ayant toutes emprunté l'itinéraire de Bagamoyo.

Cette contrée s'appelle l'Ousicoua: elle s'étend en plis ombreux, en vertes plaines entrecoupées de roches de quartz et de monts à la teinte rubigineuse; à l'est, on distingue dans le lointain les chaînes de Kikoussou, Pongoué et Kidoudwé; au nord-ouest, les pics Lokanga, M'Tchari et Tiwano; devant nous, ceux de Lokanga: nous nous trouvons bientôt en plein dédale rocheux.

C'est ainsi que nous franchissons successivement N'Doumi, M'Kengi, Pakouréhé, Semagombé, où nous rencontrons un terrain fortement tourmenté et des affleurements schisteux, tandis qu'aux précédentes étapes le sol était ferrugineux.

Le 3 février, la marche débuta à travers un pays pauvre et dénudé, ici montueux, plus loin entrecoupé de maigres bosquets et de bois peu touffus; bientôt nous fûmes arrêtés par un large tributaire de la rivière Vouami, et ce fut en vain que nous en explorâmes les rives dans l'espoir d'y trouver quelque pont rustique; nous dûmes le traverser à gué, l'eau nous montant jusqu'à la poitrine, et telle était la violence du courant que plusieurs porteurs perdirent pied et laissèrent choir leurs fardeaux, au grand détriment de la marche, car sur l'heure, et sous peine de perdre l'étoffe qu'ils contenaient, les ballots furent ouverts et leur contenu minutieusement séché au soleil, travail des plus longs et des plus fastidieux. Nos ânes aussi nous donnèrent de la tablature, et nous faillîmes en perdre un



dont la taille, il est vrai, était si petite, qu'en le voyant on eût dit d'un grand chien. Bien entendu, avant de lancer les braves bêtes dans la rivière, on les débarrassait de leurs fardeaux que les pagazis transportaient sur l'autre rive.

Ces obstacles sont d'autant plus pénibles, fatigants et funestes à la santé qu'ils se présentent au début de l'expédition, alors que le voyageur ne possède encore ni l'expérience ni l'entraînement voulus pour franchir aisément ces passages, ce qui plus tard devient un jeu pour lui. Par Bagamoyo, ce sont les affluents de la Makata qui barrent la route, beaucoup moins nombreux et moins importants que ceux du Vouami dont, en somme, la Makata n'est qu'une maîtresse branche ; suivant les points qu'il arrose, ce fleuve s'appelle Vouami à la région maritime, Roudéhoua dans l'Ousicoua, Makata à son embranchement méridional, et Moukoundokoua à son cours supérieur, à la sortie des sources, dans les monts Ousagara.

Le 4 au soir, nous dûmes camper en pleine solitude, sans avoir pu atteindre aucun village pour y faire des vivres ; une certaine agitation régnait dans la caravane, on eût dit d'une mutinerie qui couvait sourdement : les hommes étaient de fort mauvais vouloir, s'impatients pour un rien, parlaient beaucoup et travaillaient mal.

« Il y a un vent de fronde dans l'air, » me dit Roger.

Il avait raison.

La nuit vint. Autour des feux, les groupes se forment bruyants, animés ; au lieu de se livrer au sommeil, nos nègres sont là qui pérorent avec passion : tantôt une voix s'élève gondeuse, menaçante ; tantôt une bordée de gros rires accueille quelque méchant propos ; des lazzis s'entre-croisent, éclatent comme une querelle ; ou bien c'est tous ensemble qu'ils crient et se démènent, tandis qu'aux lueurs pourpres des brasiers leurs yeux s'illuminent d'un éclat sinistre et que sur la toile des tentes leurs ombres fantastiques dansent et s'allongent démesurément.

Énervé, je me lève et je me promène au milieu d'eux sans laisser percer aucune préoccupation ni paraître même ennuyé de leurs bavardages ; je m'assieds, ils me regardent et se taisent ; je tâche de discerner s'il y a parmi eux des mécontents ou des meneurs, vains efforts : peu à peu tous se sont étendus, et pêle-mêle se livrent au sommeil, qui sur le dos, qui sur le nez, sans plus souffler mot ; moi-même je regagne alors ma tente en passant par-dessus ces grands corps tout nus éclairés de reflets tremblotants : on eût dit d'une jonchée de cadavres, tant l'immobilité était complète et le silence profond ; en m'endormant, je me persuadai m'être grandement trompé sur le compte de ces braves gens.

Au point du jour, Roger Cadenhead et moi nous voulûmes, suivant l'habitude, prendre un peu de café avant de nous mettre en route ; mais c'est inutilement que nous hélâmes le cuisinier ; par contre, nous vîmes Kamsini s'avancer vers nous, et, timidement :

« On ne pourra pas marcher aujourd'hui, hasarda-t-il.

— Qu'est ce à dire ?

— Fardjalla, Mounélédi, Ramsini, Djouba, Sani, Réadi et Oumala ont déserté.

— Les misérables !

— Il y a eu tout un complot, à ce qu'il paraît ; mais les meneurs n'ont pu entraîner personne avec eux ; les hommes qui vous restent sont de braves gens, vous verrez. »

La consolation était risible et ne nous empêcha point d'entrer dans une grande colère ; sans tarder, Abdallah et quelques askaris furent lancés aux trousses des fuyards ; mais la poursuite fut vaine, on ne retrouva qu'un rouleau de fil de cuivre abandonné aux abords du camp par un des déserteurs ; du reste, c'est à cela heureusement que se bornait toute leur tentative de vol. Il fallut bien en prendre notre parti, et nous ne songeâmes plus qu'à remanier les fardeaux : ceux des déserteurs furent ouverts, vérifiés, divisés et distribués aux askaris en sus de leurs propres charges.

Sur ces entrefaites, la faim nous talonnant, nous envoyâmes Mabrouki s'enquérir du cuisinier.

« Il a déserté, » nous annonça-t-il.

Le coup était cruel. Si borné que fût son talent, cet homme avait néanmoins quelques faibles notions de l'art culinaire ; nous tenions à lui comme à la prunelle de nos yeux ; il avait été engagé dans de superbes conditions, était cajolé et, relativement aux autres, jouissait d'un traitement de ministre ; enfin nous n'avions pour lui que de bonnes paroles et des sourires peut-être intéressés, mais à coup sûr toujours aimables.

Et après nous avoir juré la plus entière fidélité, il nous délaissait lâchement en plein inconnu !

Car enfin des porteurs peuvent se remplacer au sein des populations que l'on rencontre, mais comment et où trouver un cuisinier ?

Nous eûmes un moment de morne chagrin.

C'est alors que Mabrouki se révéla :

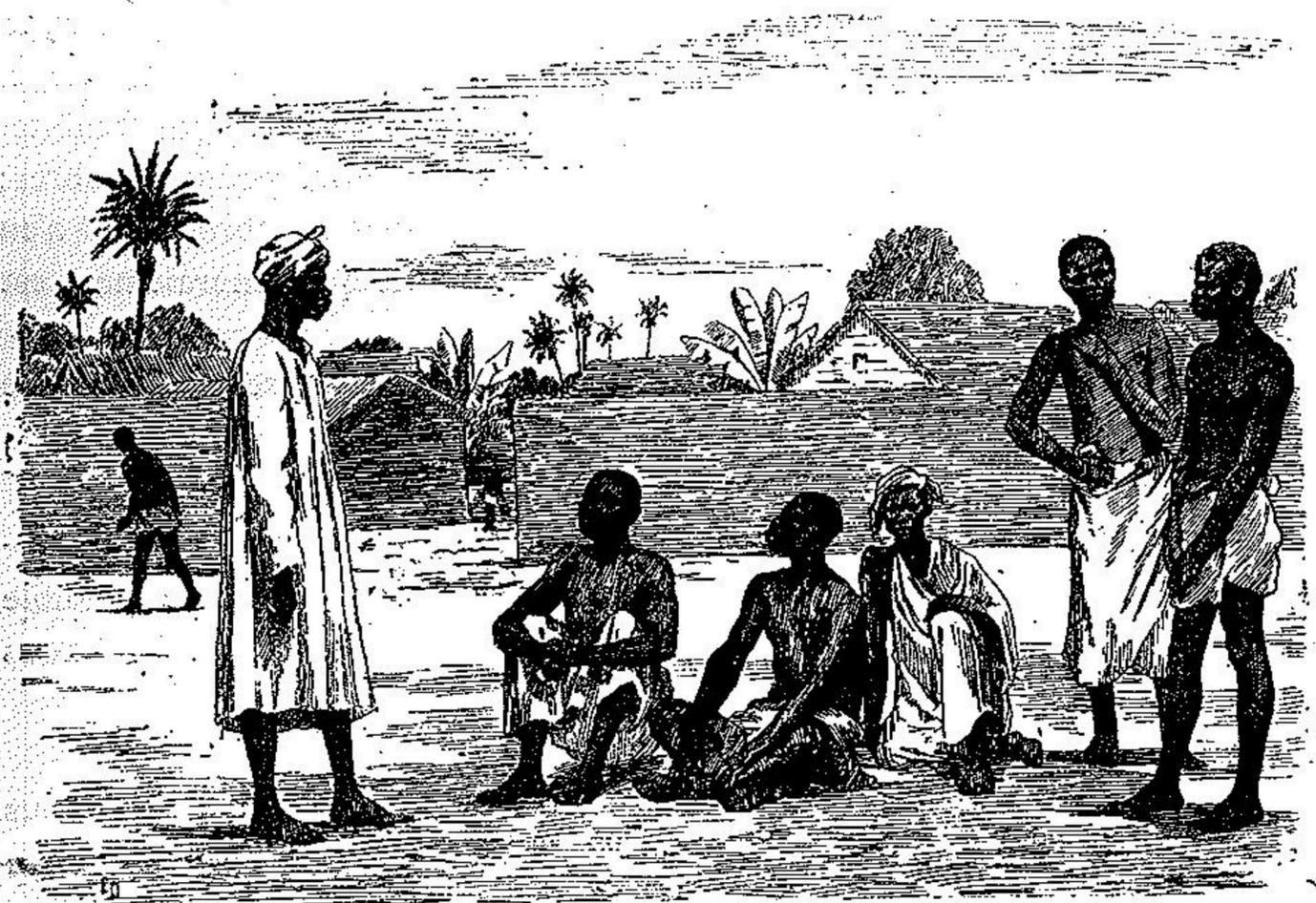
« Je ferai la cuisine, maître, si vous le voulez, me dit-il.

— Mais t'y connais-tu ?

— Pas beaucoup ; cependant je pense que je m'en tirerai. »

Bref, à l'office d'intendant qu'il remplissait déjà auprès de Roger et de moi Mabrouki joignit, à partir de ce jour, l'emploi de cuisinier. Dire qu'il fut un Vatel, ce serait évidemment exagérer, mais nous fûmes surpris de ses heureuses dispositions, et, à l'aide de quelques conseils, nous en fîmes un cordon bleu apte à rôtir une cuisse d'antilope, à bouillir du maïs et à cuire une poule, car à cela se bornait l'œuvre culinaire dont nous pouvions avoir besoin aux plus belles heures d'abondance.

Comme bien on pense, nous ne marchâmes point ce jour-là, mais lorsque



PAGAZIS DE L'EXPÉDITION.

le lendemain la caravane s'ébranla, les porteurs furent édifiés sur nos dispositions à l'égard de ceux qui feraient mine de désertir, de se mutiner ou d'exciter les autres à la révolte : parvinssent-ils même à nous échapper, ils comprirent qu'ils seraient partout poursuivis et qu'à Zanzibar nos frères blancs les feraient emprisonner comme les plus vils malfaiteurs.

L'étape suivante qui nous conduisit à Kidoudwé fut très dure : commencée à six heures et demie du matin, elle se prolongea sans arrêt jusqu'à midi, à travers un pays splendide, à la végétation luxuriante, aux coteaux verdoyants, aux grasses plaines, aux bosquets feuillus. Nous trouvant

d'avant-garde Roger et moi, nous vîmes défiler de nombreuses antilopes à la robe brun foncé, mieux appelées caamas, je pense, bêtes anguleuses, faites de triangles, comme dit Harris, mais douées d'une vue perçante, d'une excellente ouïe et d'une grande finesse d'odorat ; par leurs formes gracieuses, leur vivacité, leurs habitudes, elles tiennent à la fois du cerf et de la chèvre ; ailleurs, auprès d'un bouquet d'arbres, se profile le long col d'une girafe, gardienne d'un troupeau de cent ou de deux cents zèbres. Pendant que ceux-ci pâturent à leur aise, jouent, courent, gambadent et se poursuivent, œil au guet, oreille au vent, leur vigilante compagne arrache çà et là quelques feuilles d'arbres qu'elle rumine en inspectant les alentours. Que si le moindre danger approche, vite elle donne l'alarme, et toute la bande de se rassembler, de se masser autour de la sentinelle, et de disparaître avec elle dans un nuage de poussière. J'ai maintes fois observé au cours de mon voyage cette intimité entre girafes et zèbres ; seulement, si ces derniers vont toujours par troupes nombreuses, il n'en est pas de même de leur disgracieuse surveillante qui généralement est seule au milieu d'eux.

Roger était rayonnant. Depuis notre départ c'était la première fois que pareille abondance de gibier dévalait à nos yeux.

« Allons, Burdo, il y a un fameux dîner là-bas ! »

Et tous deux nous nous mîmes en chasse, franchissant marais et broussailles, plaines et ravines, lacis épineux, avançant autant que possible parallèlement à la direction générale de la caravane dont cependant nous nous écartâmes sensiblement.

Mabrouki et Oulédi nous suivaient.

Nous laissâmes à notre gauche un bras de la rivière Vouami, et, nous dirigeant vers la région montagneuse qui se dressait en face de nous, nous arrivâmes dans un site réellement merveilleux. Rien ne peut rendre l'imposante sauvagerie de cet Éden : de véritables tapis d'herbe drue et grasse où cavalcadent des zèbres, des girafes, où bondissent des buffles, se déroulent à perte de vue ; des rivulets serpentent au travers de ces plaines fertiles dont ils entretiennent la fraîcheur et l'éclat ; puis des enchevêtrements de lianes, des bois épais où nul être humain n'a de longtemps posé le pied, et qu'à coup sûr aucun homme blanc n'a jamais parcourus ; les antilopes s'arrêtent un instant curieuses, fuient et cabriolent joyeusement, tandis que sur les arbres des ramiers roucoulent, et, deçà, delà, devant nous, un gros serpent noir se dresse menaçant, à la grande terreur des nègres qui nous accompagnent pieds nus.

Toutefois ce gibier s'effarouche vite ; en Afrique, du reste, il est généra-

lement très difficile à approcher, et tel qui croirait pouvoir sans grandes fatigues se livrer au noble plaisir cynégétique, ne tarderait pas à être cruellement déçu. C'est presque à la rampe qu'on est forcé d'avancer, et l'animal vous tient toujours à si respectable distance qu'il faut être muni d'un excellent rifle et doué d'un non moins bon coup d'œil, pour pouvoir d'une balle l'arrêter net.

Afin d'augmenter nos chances, nous bifurquâmes : Roger appuya sur la droite, tandis que je poursuivais en ligne directe, et nous convînmes de nous retrouver au pied du mont Pagari.

« Ne vous écartez pas trop, maître, insistait Mabrouki : ce pays est dangereux, infesté par les Massaïs, brigands et maraudeurs, qui portent la terreur dans tous les villages environnants. »

Mais je ne pensais guère aux malfaiteurs, aux sauvagés, aux nègres !

J'étais tout entier sous le charme de ce superbe panorama, si brillant et si beau qu'il me semblait suivre quelque chasse royale dans un parc enchanté. Nul vestige de village et pas un être humain, pas même une trace, une sente, laissées par quelque nègre chasseur. Rien. L'inconnu silencieux et troublant, quelque chose comme un coin de l'Éden dont j'eusse été le roi.

Les pintades s'échappaient des fourrés en poussant des piaillements aigus ; à chaque pli de terrain, sur les ondulations de ce tapis de velours vert, des bandes d'antilopes détalaiement de toute la vitesse de leurs fuseaux d'acier ; j'avancais avec des précautions infinies, me traînant parfois à de longues distances sans jamais pouvoir arriver néanmoins à une portée raisonnable.

Après de grands efforts, des courses, des poursuites effrénées, je parvins à abattre un de ces gracieux animaux dont les bons yeux tout ronds versèrent deux larmes au moment de se fermer à jamais, et je tirai quelques pintades ; c'était maigre, mais ne voulant pas m'écartier davantage, je repris l'allure de la marche et me dirigeai vers le point convenu. J'allais y arriver, quand deux coups de feu partirent sur ma droite.

« Bana Roger, » me dit Mabrouki dont l'ouïe était infaillible, ainsi qu'il me fut permis de le constater à maintes reprises.

Effectivement, je rejoignis bientôt mon camarade et je me disposai à lui montrer fièrement le produit de ma chasse, quand son sourire triomphant m'arrêta.

« Eh bien ? fis-je.

— Un superbe zèbre, » me répondit-il.

Et, en effet, un de ces fiers animaux, de la grandeur d'un mulet, gisait là, près du fourré, atteint d'une balle qui lui avait fracassé la cuisse ; sa

peau était blanche, rayée sur le dos, la croupe et les jambes de bandes noires parallèles, et ces deux tons étaient si nettement tranchés qu'aucune nuance intermédiaire n'apparaissait sur sa robe.

Le laissant à la garde de Mabrouki, nous allâmes querir des hommes pour transporter ce gros gibier jusqu'au camp que Cadenhead avait établi à peu de distance de là ; et, quelques heures plus tard, le bel animal rôtissait en cuissots, côtelettes et filets embrochés au-dessus d'une immense flambée de bois sous notre direction générale.

Le repas fut des plus gais, j'ajoute qu'il était succulent : tout en tenant compte de la faim qui chaque jour nous prédisposait à l'indulgence, la chair du zèbre fut déclarée délicieuse, et, en fait, toutes les fois que nous pûmes en avoir, ce fut toujours grand régal pour nous. Faute de vin, c'est à larges lampées de jus de palme que nous portâmes la santé de Roger à qui nous devions cet excellent festin.

Nous demeurâmes deux jours à Kidoudwé. Durant l'étape suivante nous eûmes à traverser six cours d'eau dont plusieurs réclamèrent un travail considérable. Les uns furent franchis sur d'immenses arbres jetés d'une rive à l'autre, d'autres sur des ponts en lianes, ouvrages des indigènes, mais dont l'oscillation est si dangereuse et la solidité si hypothétique qu'on préfère encore descendre tout bonnement dans l'eau ; du reste, pour le passage des ânes nous étions quand même obligés de tailler un chemin dans la jungle épaisse qui couvre les berges et de chercher des endroits guéables.

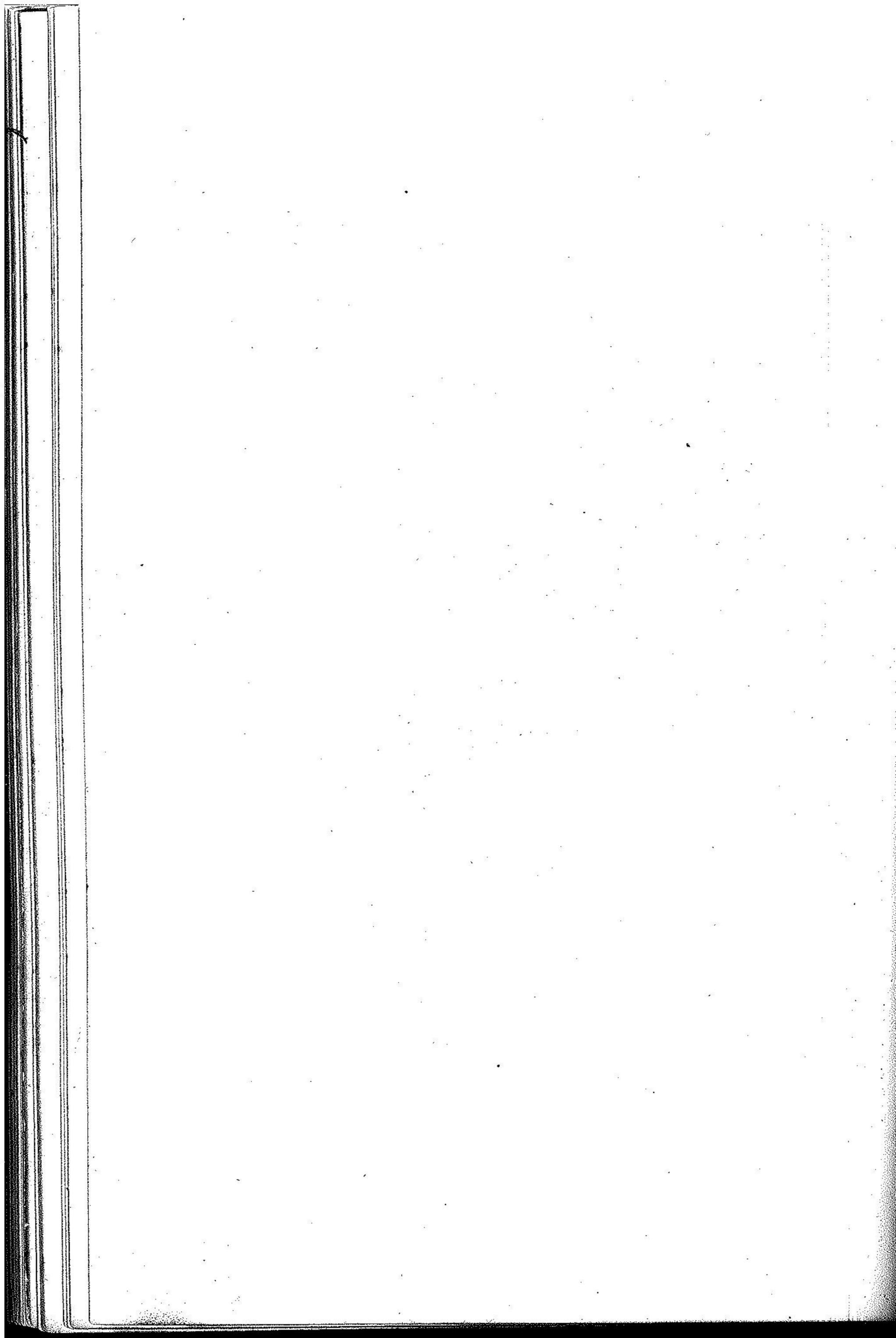
En ces circonstances les pauvres bêtes firent aussi leur apprentissage des marches dans l'Afrique centrale : habituées aux déserts d'Arabie où, sous la sécheresse, elles endurent vaillamment fatigues et privations, elles souffraient de ces étapes en pays inondés ; car, à l'instar du chameau et de tous les quadrupèdes aux extrémités nerveuses et aux attaches fines, les petits mulets arabes ne supportent pas les terrains humides. c'est ce qui oblige les caravanes marchandes du Sénégal et du Niger qui usent de ces utiles auxiliaires, à hiverner en route quand vient la saison des pluies, et à remettre les animaux sous des hangars jusqu'au retour des beaux jours.

Cependant ces obstacles furent surmontés, les passages d'eau franchis sans accidents notables, et nous gagnâmes ainsi le village de Quamkougou, situé près d'un gros affluent du Vouami, où, pour la première fois depuis notre départ, nous trouvâmes des vivres en certaine abondance.

Ce district s'étend en vue des monts N'Gourou qui, du fond de la région marécageuse formée par les inondations des nombreux tributaires du Vouami, apparaissent au voyageur comme un phare de salut où l'on va retrouver santé, fraîcheur, calme et repos.



EXPLOIT DE ROGER.



Le panorama est splendide : ces pics ambitieux, couverts d'une luxuriante végétation, offrent au regard l'image de la grandeur et de la fécondité ; à les voir ainsi durant les belles nuits claires, on dirait d'une rangée d'apparitions fantastiques qui rêvent, silencieuses, sous leur grand manteau de verdure.

La couchée fut fertile en émotions : les léopards et les hyènes rôdaient sur notre front de bandière, et, saisis d'effroi, nos pauvres ânes, brisant leurs entraves, venaient se réfugier aux alentours des tentes, s'embarrassaient dans les cordages, déracinaient les piquets et produisaient dans le camp un indescriptible désarroi. Nous prîmes nos fusils dans l'espoir de tirer quelques-uns de ces maraudeurs, mais il ne s'en présenta point à distance désirable : les feux les tenaient en respect, et, du reste, chaque soir on élevait autour du lieu choisi pour la halte ce que l'on appelle un *boma*, c'est-à-dire une palissade en branchages suffisante pour arrêter l'incursion des fauves, et derrière laquelle on parviendrait même à se retrancher pour combattre, le cas échéant. C'est là une précaution des plus élémentaires, qu'il est presque inutile d'indiquer aux noirs tant ils en ont l'habitude ; à vrai dire, il s'agit en cela bien plus de leur protection personnelle que de la nôtre, puisqu'en somme ils passent la nuit en plein air, par terre, tandis que nous avons, du moins, nos tentes pour nous abriter.

Le lendemain, 8 février, nous rejoignîmes à M'Choropa la route de Bagamoyo, après avoir suivi les sinuosités d'un large cours d'eau que nous franchîmes entre les villages de N'Gono et de Kanga ; en sortant de la rivière, je fus surpris de voir mes bottes couvertes d'une poudre brillante que je pris tout d'abord pour des paillettes d'or arrachées des pépites qui gisent dans les monts N'Gourou, au dire des naturels ; un simple examen me suffit pour constater que cette poussière était à facettes plates et je ne tardai pas à y reconnaître le mica dont les gisements doivent être considérables dans cette région.

A partir de M'Choropa, un changement radical s'opère autour de nous : les quatorze jours précédents se sont écoulés en pays inexplorés où les caravanes ne passent guère, où la rudesse des gens l'emporte sur la sauvagerie du décor ; mais nous voici maintenant dans une région cultivée, peuplée, où les villages sont nombreux et bien tenus, où la terre, fertilisée par les débordements de nombreux cours d'eau qui y déposent un précieux limon, produit de riches récoltes ; une chevauchée de monts verdoyants galope vers le nord, tandis que se déroulent sous nos pas de vastes plaines, des bosquets et des bois, de riants et délicieux vallons.

C'est ainsi que nous passons Koundi.

Mais, hélas ! une rude épreuve nous était réservée pour le lendemain.

M. Cadenhead ayant préféré quitter à nouveau la route de Bagamoyo pour reprendre celle des montagnes que lui avait conseillée M. Stokes à Zanzibar, nous nous égarâmes dans d'inextricables défilés, escaladant des pics immenses pour redescendre dans d'étroites gorges et gravir encore en pure perte des séries de monts qui se succédaient comme les moutonnements de la mer. J'ai compté dix-huit ascensions que nous fîmes de la sorte et que nous eussions pu éviter en contournant la chaîne des montagnes, ce qui n'allonge guère la route et réduit sensiblement la fatigue. M. Stokes, il est vrai, avait fait ce trajet par monts et par vaux sans grand surcroît de peine, mais c'était à son retour vers la côte, alors que sa caravane était des plus légères, presque sans bagages et sans fardeaux ; pour la nôtre, au contraire, cet itinéraire, hérissé d'ennuis sans cesse renaissants, ne présentait absolument aucun avantage : tantôt c'étaient des amoncellements de blocs énormes où nos ânes glissaient, perdaient pied et roulaient entraînés par leurs charges au fond des précipices ; tantôt d'infranchissables ravins n'offrant à la vue qu'un trou noir, béant, qui nous barrait la route et nous forçait à des détours, à des marches, à des contremarches au sein d'un dédale rocheux dont nos guides avaient absolument perdu le fil ; et cela se prolongea sans interruption jusqu'au soir.

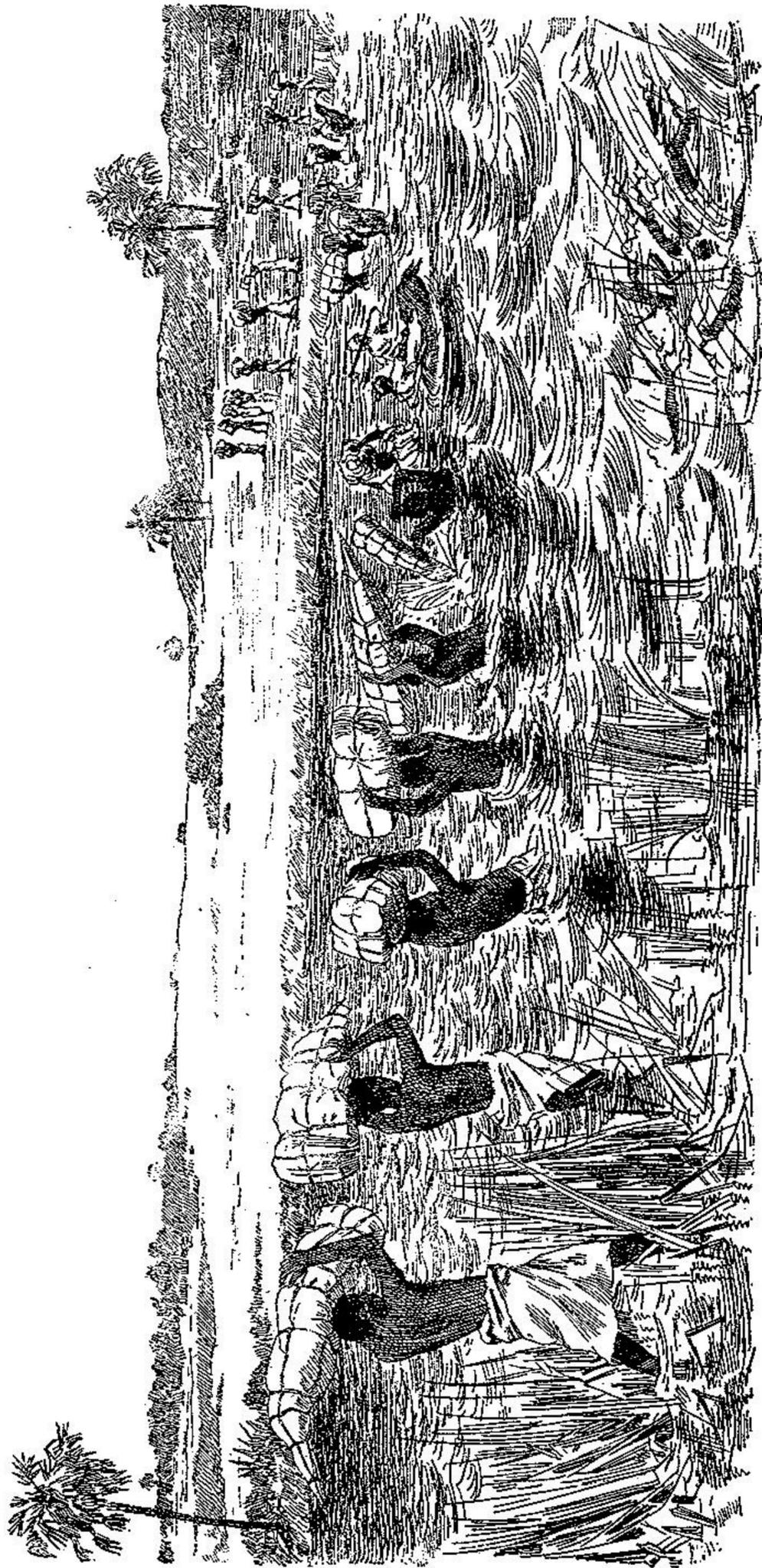
Aussi étions-nous exténués quand nous atteignîmes enfin le village de Nyangara dans une très pittoresque vallée où, à peine installés, nous eûmes à essuyer un effroyable orage.

C'est la masika qui s'annonce.

Au moment où le soleil décline à l'horizon, un sifflement prolongé, comme le hlement d'une chouette, parcourt le flanc de la montagne ; un silence profond lui succède ; tout fuit : tremblants, les oiseaux se blottissent dans les anfractuosités des roches, le gibier court se cacher sous la futaie. Cependant de sombres nuées s'agitent dans l'espace, roulent et se massent à l'occident ; elles s'épaississent à vue d'œil, s'ébranlent, courent, s'entrechoquent, planent au-dessus de nos têtes, enveloppent les pics aigus qui nous dominant et, comme déchirées par ces dents de granit, se répandent sur nous en cataractes.

Ce n'est pas de la pluie, mais un déluge : l'eau tombe par paquets, tandis que les éclairs sillonnent le ciel noir comme de l'encre et que le tonnerre ébranle les monts.

Autour du camp les hommes creusent de larges fossés pour se préserver d'une inondation générale ; adossées à la montagne et par là préservées, nos tentes tinrent bon, c'est-à-dire qu'elles ne furent pas déracinées grâce



à la courte durée de l'orage et à la clémence du vent, car le sol détrempe laissait aller les piquets à la dérive, et le moindre effort de la tempête eût dispersé nos abris.

Le lendemain, nous constatons la désertion de trois hommes, six autres tombaient malades : tel fut le bilan de l'erreur que nous avons commise la veille.

La marche de ce jour-là nous conduisit au district de Mamboïa, un des plus considérables de la contrée, gouverné par un puissant sultan, le très haut Seïd. Nous n'eûmes pas l'heur de le rencontrer, mais en son lieu et place nous fûmes accueillis en amis par le chef M'wara M'wagwisa qui nous combla de paroles aimables et, mieux encore, de fruits, de légumes, de poules et de blé. La population y est nombreuse, de mœurs douces et tranquilles, l'eau délicieuse, la terre féconde, bien cultivée.

C'est là que M. Last, missionnaire anglais de Mpwapwa, a établi un poste hospitalier ; perchée au faite du pic le plus élevé, la mission a été installée à côté de la demeure du souverain, et aux alentours règne une activité extraordinaire qui fait honneur aux efforts du pasteur anglican.

La pente qui y mène est dure à gravir ; d'en bas, on dirait d'une aire d'aigle au flanc de quelque mont cyclopéen ; mais d'en haut l'effet est merveilleux, le panorama vraiment magique : on domine une immense étendue de pays où s'éparpillent de nombreux petits hameaux dont les huttes mouchettent de points noirs la nappe verte qui se déroule au loin.

L'habitation européenne forme un parallélogramme en terre durcie, avec toit en chaume assez semblable aux tembés, mais garnie de portes et de fenêtres et emmenagée avec un certain confort.

M. Last est âgé d'environ trente-cinq ans : c'est un homme solide, bien acclimaté, serviable et sympathique ; à côté de sa demeure, il a établi une école où il appelle les enfants du pays qu'il initie à l'Évangile et s'efforce d'arracher à la barbarie. En un mot, c'est un homme de bien, édifiant dans l'ombre, loin du bruit du monde et des fumées de la gloire, une de ces œuvres foncièrement humanitaires qui seront l'honneur de notre époque.

Il avait été précédé en ces lieux par M. Price, de la Société des missions de Londres, un des premiers qui aient accompli l'itinéraire de Saadani à Mamboïa, dont le nôtre s'est toutefois écarté en divers points. Dans cette expédition, M. Price tenta l'emploi des chars à bœufs dont Livingstone s'était si bien trouvé au cours de ses explorations au Zambéze ; mais cet essai n'a révélé aucun côté pratique et ses résultats furent nuls, non pas à cause de la tetsé dont on n'est guère obsédé par là, mais bien en raison de

la route elle-même beaucoup trop accidentée pour que le trainage des chariots y soit possible.

En quittant Magambika, nous rencontrons sur notre route un monceau de pierres surmonté d'une croix, le tout entouré d'une forte palissade ; c'est la sépulture de M. Tytherleigh, compagnon de M. Last, mort récemment en cet endroit des suites d'une imprudence : une petite charrette qu'il avait réussi à amener jusqu'à Momboïa s'étant embourbée, il avait essayé de la dégager, mais il en était résulté pour lui un effort auquel il a succombé. Cet humble martyr repose là, ignoré ; si nulle inscription ne dit son nom au voyageur qui passe, la mémoire de son dévouement reste debout elle resplendit sur ce pauvre mausolée, et tous nous nous découvrons respectueusement pour saluer la tombe de ce courageux pionnier.

